Sex Stars System

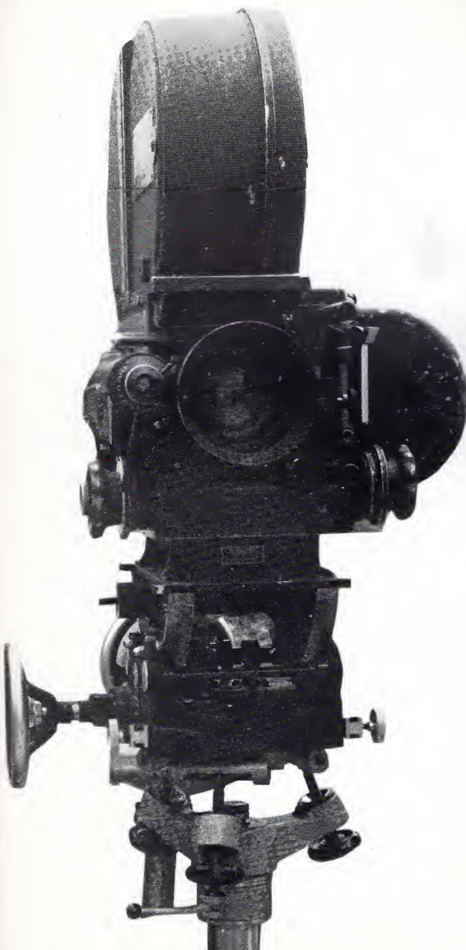
filmographie commentée:

- SERGE KORBER
- LES GROS SEINS
- WILLY BRAQUE "je fais de la merde alimentaire"
- MARILYN MONROE

SYLVA KOSCINA



mensuel n° 16/prix 10f Belgique 100fb/Suisse 8f/ Canada $ 2



SOMMAIRE

Stars System. — Rédaction en chef : Richard Nora et Jacques Rig — Rédaction J.-P. Bouyxou - Britt Nini - P.-H. Mathis - R.-G. - Jérôme Fandor — Documentation et filmographies : Britt Nini — Photos : Alpha France, Cinéma Plus, Collection J.-P. Bouyxou et Britt Nini, 20th Century Fox, F. Jacques Leitienne, Rex International Films, Sipa Press, Univers Galaxie. Dépôt légal : 1er trim. 76 — Imprimé en France par S.I.M.-75011 Paris — Stars System, 55, passage Jouffroy, 75009 Paris — Dir. de la publication : J.-D. Jacquet — Publicité au journal —

Distribution : N.M.P.P.

SERGE KORBER

filmo commentée



C'était fatal : un jour ou l'autre, y'aurait bien un de nos chers réalisateurs français pour refuser de nous accorder une interview. C'est désormais chose faite, avec Serge Korber (qu'on ne supporte pas davantage que vous, bien sûr, mais qu'il était nécessaire d'interroger quand même). C'est lui le plus grand, le plus beau, le plus fortiche, le plus crapaudement honteux aussi de faire du cul, alors évidemment, notre p'tite revue, il n'allait pas s'y risquer. Pensez donc : il avait la trouille, Korber, de ne plus pouvoir engager Girardot, de Funès et autres stars sérieuses, au cas où ces gens-là, lisant «S.S.S.», apprendraient que leur cinéaste préféré se comment dans la fessaille. C'est d'autant plus marrant qu'elles finiront TOUTES, les «grandes» stars (féminines), par vous montrer leurs doudounes dans nos pages. Bref, comme Korber veut pas nous (et vous) causer de son œuvre génialissime, on va faire parler les autres (et parler nous-mêmes) à sa place.

▲ *Emmanuelle Parèze, Isabeau et Martine Grimaud dans « L'essayeuse »*



«Le 17ème Ciel»
«...Ce cinéaste apporte beaucoup plus de fraicheur de gentillesse d'habileté légère, d'aimable fantaisie que tous nos réalisateurs actuels de même catégorie. Et aucun mauvais goût, aucune vulgarité ce qui est rare aujourd'hui. Korber devrait réussir son prochain film...»
H.Moret («La saison cinématographique 1966»)

◀ *Dany Carrel dans « La petite Vertu »*

Emmanuelle Parèze et Martine Grimaud dans « L'essayeuse » ▲

▲ *Manu, E. Parèze dans « L'essayeuse »*

«En faisant des films pornos sous un pseudo (ou plusieurs), Serge Korber a réussi à prouver que toute loi à son revers. Exemple : de nombreux cinéastes ont découvert qu'ils avaient du talent en faisant de la pornographie, Korber prouve la minceur de son talent en faisant de la pornographie. On en regrette sa période Jean Lefèvre et De Funès.

Avoir réussi à rendre Alice Saprich bandante et faire du hard débandant, bravo, je pense que Korber peut entrer au musée de la pataphysique!».

Nöel Simsolo





«Serge Korber a su décentrer quelque peu l'histoire, la traiter sous la forme d'une idylle, manifester pour ses héros, Goubi et «La Fleur», une constante sympathie, faire preuve d'invention dans sa mise en scène. «Un idiot à Paris» n'est qu'une pose «laborieuse» dans l'œuvre du réalisateur, un moyen d'affermir sa situation dans une profession qui impose de très sévères impératifs. Il n'en reste pas moins qu'une excellente utilisation de l'écran large, une efficacité visuelle, une tendresse réelle qui parvient à se manifester dans plusieurs scènes prouvent que Korber refuse de se laisser enfermer dans la routine du métier et que nous devons attendre avec confiance ses prochains films.»

Philippe Haudiquet («La saison Cinématographique 1967»)

◀ *« Le Rallye des Joyeuses »*

«Le Rallye des joyeuses» a été monté avec des comédiens comme Henri Genes ou Serge Davry. C'était une histoire érotico-comique. Le tournage s'est déroulé dans de bonnes conditions grâce à la bonne humeur et l'ambiance que déployait Serge Korber.

On a appris ensuite, après la projection, que le film s'était vu octroyer des séquences pornos ce qui l'a catalogué «X» et l'a réservé aux circuits spécialisés. C'est fort dommage pour les comédiens... et peut-être pour le metteur en scène.»

Valérie Boisgel (propos recueillis au téléphone)

« Jeanne et Paul » ▶





SERGE KORBER

filmo commentée

◀ *« Jeanne et Paul »*

«La petite vertu»
«Comédie policière d'une désuétude parfaitement insane. (...) Le méchant (Hossein) et la sympathique fripouille (Brasseur) ont droit (..) à quelques réjouissantes secondes où ils cherchent à s'approprier le film, lequel se défend à vrai dire assez peu.»
Jean André Fieschi («Cahiers du cinéma» No 200/201)



« Jeanne et Paul » ▲

SERGE KORBER

filmo commentée



«Altitude 8625»
«Les images limpides sont d'excellente qualité, mais les gags visuels, s'ils sont toujours drôles, ne sont pas assez nombreux pour assurer au film une continuité humoristique».
Jacqueline Lajeunesse («La saison Cinématographique 65»)

«Cul triste et connerie noire. Rien de plus sinistrement vomitif que les films de Korber, ceux qu'il n'ose pas signer comme ceux dont il est tout fiérot ? Crénom, que voilà du porno ben d'chez nous; sain et gaillard et tout le bataclan, pine au fion, poil-poil partout qu'est-ce qu'on rigole ! Plus c'est lourdingue, plus c'est chiatique, plus c'est cornichon, et mieux ça vaut. Dégoulinant de conformisme, réactionnaire, bien pensant, le cinéma de Korber empeste la fausse audace. Pire : il rassure, il ankylose, il glorifie le misérabilisme sexuel le plus abrutissant, celui qui concourt à faire des spectateurs de bons citoyens votant bien car baisant mal».
Jérôme Fandor

«Ursule et Grelu»
«Comment juger un film que son auteur pense loufoque ? Il suffit sans doute d'y avoir quelque peu rit, d'avoir été choqué par des interférences de styles, les défis à la psychologie, les extravagances du récit, pour diagnostiquer une loufoquerie authentique.»
Emmanuel Flipo («Amis du film» No 214)

◀ *Emmanuelle Parèze*



▲ *Valérie Boisgel dans « Le Rallye des Joyeuses »*







▲ *Sur les trois photos : E. Parèze dans « L'essayeuse »* ▲

SERGE KORBER



◄ *Annie Girardot dans « Ursule et Grelu »*



◄ *« Jeanne et Paul »*

Jacques Perrin et D. Carrel dans « La petite vertu » ▲



Serge Korber (sur le sol) durant le tournage de « L'essayeuse » ▲

«L'Homme Orchestre»
«Confirme d'éclatante façon que sur un bon sujet à la fois comique et musical dont les américains auraient fait un petit chef-d'œuvre, et disposant d'une totale liberté d'action (ce n'est pas le trop gentil Korber qui pourrait s'opposer à lui), de Funès n'arrive pas à réussir un grand film.»
Guy Braucourt («Cinéma 70» No 150)

«Les feux de la Chandeleur» :
«Réactionnaire aussi ce que Korber appelle le décor du film, c'es-à-dirc les séquences d'exposition. (...) Réactionnaire nombre dc phrases d'un dialogue dénué de vie et de véracité. (...) Et ce n'est pas le lyrisme ou la poésie du film qui rachètent ces tares. (...) C'est visuellement une série de poncifs. (...) On ne compte pas, ce serait impossible, les portes qui s'ouvrent ct se referment, les travellings inutiles, les gros plans mal cadrés. (...) L'œuvre est suffisamment raccrocheuse pour séduire un certain public, et c'est dommage.» (Jacqueline Lajeunesse, «La saison cinématographique 72)



▲ *Isabeau, E. Parèze et A. Sauvy dans « L'essayeuse »*



Une scène de « Hurlements de plaisir » ▲

Le cinéma porno français patauge, en son ensemble, dans la nullité et le crétinisme outrancièrement débilitants. C'est connu, quoique pas assez encore. Parmi les chancres mous qui font ce cinéma là, qui le tiennent en main, qui le sclérosent en ses poncifs moralisateurs et giscardiens, qui détournent la subversion érotique au profit d'un bourrage de crâncs néo-chrétien, Korber mérite une place d'honneur. Qu'il filme une pipe ou les pitreries de Louis de Funès, un coït ou les grimaces de la Girardot, c'est toujours la même apologie cucul de la médiocrité satisfaite d'elle-même qu'il refile à ses spectateurs. Le père Hustaix doit s'en palucher de contentement, dans sa tombe.

Jean-Pierre BOUYXOU

SERGE KORBER

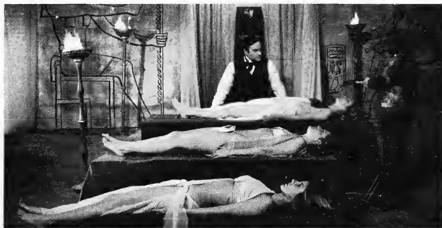
Né à Paris le 1 février 1936. Débute comme metteur en scène au cabaret et au music-hall (spectacles Gilbert Bécaud, Edith Piaf, etc.) En 1960, il collabore au scénario de «La Poupée» (Jacques Baratier) et devient l'assistant de Georges Franju (pour «Pleins feux sur l'assassin»). En 1961, il est acteur dans «Tire-au-flanc» (Claude de Givray) et «Cléo de 5 à 7» (Agnès Varda). Il passe à la réalisation avec neuf courts métrages, dont :«Delphica» (1962), «Eve sans trêve» (1962), «La dame à la longue vue» (1963), «Altitude 8 625» (1964, photo de Claude Sautet), «Un jour à Paris» (1964) et «La demoiselle de Saint-Florentin» (1965). En 1964-1965, il réalise une série de sept comédies policières pour la télévision, avec Maria Pacôme.

FILMOGRAPHIE :

1965 — «Une page d'amour» / «Le 17 ciel» (avec Marie Dubois et J. L. Trintignant)
1966 — «Un idiot à Paris» (avec Dany Carrel et Jean Lefebvre)
1967 — «La petite vertu» (avec Dany Carrel et Robert Hossein)
1969 — «L'homme orchestre» (avec Louis de Funès)
1970 — «Sur un arbre perché» (avec Louis de Funès)
1972 — «Les feux de la Chandeleur» (avec Annie Girardot)
1973 — «Ursule et Grelu» (avec Annie Girardot)
1974 — «Le rallye érotique» / «Le rallye des joyeuses»/ «Le rallye des valseuses» (signé par Alain Nauroy, alors assistant de Serge Korber)
1975 — «La vie secrète de Walter Petit» / «Hard Love» / «Hard Work» / «Jeunes Filles perverses» (signé John Thomas)
— «L'essayeuse» (signé John Thomas)
— «Les friandises musclées» / «Dans la chaleur de Julie» (signé John Thomas)
— «Un grand coup dans les pare-chocs» / «A bout de sexe» (signé John Thomas)
— «La grande partie» /«Excès» (signé John Thomas)
1976 — «Jeanne et Paul» (signé John Thomas, ne pas confondre avec le film de P. Rhomm)
— «Sex Story» / «Hurlements de plaisir» (signé John Thomas)

NOTE — Contrairement à ce qui fut longtemps annoncé, ce n'est pas Serge Korber qui réalisera la nouvelle version de «La Madone des sleepings», mais un cinéaste américain encore non choisi.

LA NAISSANCE DU CINEMA ESPAGNOL?



La venganza de la Momia (Carlos Aured) ▶



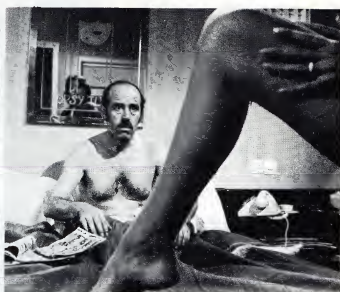


Catherine Spaak dans ▶
« Les Oiseaux de Baden »
(Mario Camus)

C'était impensable l'an dernier, mais c'est aujourd'hui une évidence : le cinéma espagnol prend son essor. Des sujets (encore)aussi brûlants que la période franquiste, la guerre civile, la religion, commencent à être mis en crise, en question, dans les films. L'érotisme —ou plutôt la nudité— participe de la fête. La liberté d'expression en est à ses premiers pas et c'est pas dommage.

LA NAISSANCE DU CINEMA ESPAGNOL ?





Ornella Mutti dans « La jeune mariée » (M. Camus) ▲ ▲ *La Mujer escosa de hombres (Jesus Yagüe)*





La venganza de la Momia (Carlos Aured) ▲ ▲ *Les nouveaux espagnols (Roberto Bodegas)*

Pour la première fois dans les annales cannoises, l'Espagne n'a pas fait triste figure. Un film comme «?Quien puede matar a un nino?» l'a sortie de sa gangue terne et étriquée ; il faut dire que CINESPANA (S.A. d'Etat dirigée par M. Joaquin Agusti, et dont le représentant à Paris s'est déjà pas mal démené pour le cinoche latino-américain, rappelez-vous, notre fabuleux dossier sur le ciné mexicain au No 4 !), donc, CINESPANA, bénéficiant de pas mal de dynamisme et d'une nouvelle conjoncture économique, a fait des prouesses. Les idées étant plus larges, les budgets suivent, et les vedettes étrangères itou : Catherine Spaak dans «Les Oiseaux de Baden Baden», Géraldine Chaplin dans «?Y el projimo?» Ornella Muti dans «La jeune mariée», Stephen Boyd dans «No fue posible el amor»... Les réalisateurs espagnols prennent une carrure internationale.

Bien sûr, il y a toujours Dame Censure qui castre ses petits mais, cela aussi est en train de changer : par exemple la censure sur scénario n'a plus cours («avant» elle était obligatoire); au niveau des thèmes, la politique passe, pas encore la prostitution, une certaine violence (films fantastiques, politique-fiction), une certaine forme de critique de la religion («El Amor del Capitan Brando» raconte l'histoire d'une nonne qui tombe amoureuse d'un républicain)... Par ailleurs, l'importation de films étranger interdits aux moins de dix-huit ans contribue à l'ouverture du cinéma espagnol : à l'heure actuelle, un film comme «Orange Mécanique», passe dans les salles en version intégrale. La production espagnole traditionnelle, parallèlement, se réveille : elle érotise ses vieux mélos, c'est-à-dire que «coucher ensemble» n'est plus forcément axé sur le mariage ni montré (esquivé à l'écran) par un baiser ! La scène est tournée jusqu'à la nudité complète des protagonistes et leur mise au lit. Même chose pour les scènes de bain ou de douche : par exemple, dans «Jo, papa!», Anna Belen est vue de face, nue sous sa douche. C'est pas rien. Et tout ça nous promet des années à venir riches en découvertes !

C'est pas que nous en France on veuille jouer à la maman qui surveille les premiers pas de son dernier-né mais, en nos temps de répression et de censure, ça fait tout de même plaisir de voir un voisin jusqu'alors réputé si prude, s'apprêtant à donner des leçons en matière de libéralisation!

R.G.



▲ *La venganza de la Momia (Carlos Aured)*



▲ *Analia Gade dans « Lucecita » (José Luis Madrid)*

bloc-notes du Maniaque

— La grande presse a pas mal parlé, ces temps derniers, de «Snuff», le fameux film (tourné en Amérique du Sud) ousqu'on assisterait au meurtre réel d'une actrice (cf. notre No 8) : ça y est, on a retrouvé toutes les comédiennes du film, bien vivantes, c'était donc un bobard et on vous l'avait bien dit. Ce que la grande presse ne dit pas, c'est que «Snuff» a rapporté tellement de fric (le film n'étant nullement clandestin) qu'il a donné naissance à tout un nouveau genre : les «snuff movies», films érotiques pas du tout pornos mais où le sado-masochisme est réel. Qui plus est, divers cinéastes français s'apprêteraient à réaliser (sous des pseudonymes) de semblables films, en vue de leur exportation aux U.S.A. : on vous tiendra au courant.

— Pas trop de coquilles dans notre No 15. Page 14, lire Kinsey (le sexologue) et non Quinsey (l'écrivain). Page 15, préciser que Mulot a signé ces films F. Lansac, et ajouter «Exhibition 2» aux productions de Leroi. Page 38, on a oublié la signature de R. Genet. Page 44, c'est pas Yi Lei (acteur de sexe mâle) qui figure sur la *photo* du haut. Page 47, on parle de la V.O. (et pas de la V.C.!) de «Las alegres chicas de el Molino». Enfin, pages 6 et 7 et page 36, nos lecteurs auront eux-mêmes rectifié les inversions de légendes.

— Changements de titres : «La Comtesse Ixe» a conservé son titre au générique, mais est devenu «Comtesses X» sur les affiches. «Les deux amies» (de Patrick Aubin, alias Jean Desvilles paraît-il) est devenu «Pornographie suédoise».

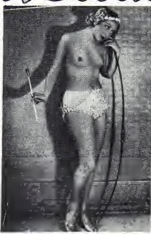
— Ce mois-ci, on a z'yeuté pour vous : les nichons de Brigitte Roüan dans «Demain les momes» ; ceux de Ros Spiers dans «L'Homme de Hong-Kong» ; la poitrine et les poils de Micheline Presle caressée par Françoise Brion toute nue dans «Néa» ; Le dos de Laura Antonelli dans l'«Innocent», toute Sylvia Kristel et John Finch dans «Une femme fidèle», les seins d'Andréa Ferreol, l'envers puis même l'endroit de Jeanne Goupil dans «Marie Poupée».

Depuis que le cinoche traîne la littérature après lui, c'est un juste retour des choses que la littérature prenne le relai sans se contenter de parler à propos du cinoche... mais en le mettant en scène. Ça a l'air compliqué comme ça, pourtant y'a pas d'quoi vous gratter la tête bien que ça s'appelle «La Puce» (Ed. Jacques Glénat) et que ce soit de Gérard Benoit.

LE MUSÉE DES OBSÉDÉS

Jean-Pierre BOUYXOU





— Dans les années 1930 Moussia (qu'on a abusivement oubliée depuis lors) s'était fait une spécialité de jouer à poil, sur scène comme au cinéma («Blanc comme neige», «Il est charmant», «Monsieur Albert», «La pouponnière», etc.). La voici dans «Un soir de réveillon», joyeux marivaudage frivole de Karl Anton.



—«Une troupe de filles, à peu près nues, occupe l'écran pendant la majeure partie du spectacle. (...) Toujours on leur donne l'occasion de se déshabiller largement. (...) Tel quel, c'est un spectacle immoral.» Ainsi s'exprimait la réprobation du catholique «Répertoire général des Films 1955-56», au sujet de «Ah! les belles bacchantes !», ringarde et delectable réalisation de Jean Loubignac (1954), plus proche du Concert Mayol, en vérité, que du cinéma.

QUAND LA GAULOISE RIT...



Si nous étions entre gens bien élevés, et non entre malhonnêtes scoptophiles, cette chronique aurait pu avoir pour titre «Les balbutiements du cul français», ou encore «Petite contribution à une chronologie historique de notre patrimoine trouduculturel». C'est en effet des premiers films de cul français (et s'avouant tels, à l'exclusion des bandes clandestines comme des bidules «sérieux» où la fesse n'était qu'un élément comique, dramatique ou décoratif) qu'on va vous parler, veinards, c'est pas dans «Cinéthique» que vous trouverez des articles aussi instructifs.

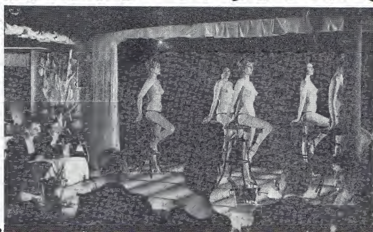


—Film de cul, pas vraiment. Film érotique (quoique se voulant intellectuel), sûrement. Ce fut Jacqueline Audry qui (sur des dialogues de Marcel Achard !) réalisa en 1957 «La garçonne», avec Andrée Debar, Marie Daems, Jean Parédès, Fernand Gravey, etc: partouzes (chastes) et saphisme (suggéré), d'après un roman (aujourd'hui trop hâtivement méprisé) de Victor Marguerite (déjà adapté en 1924, avec France Dhélia dans le rôle titulaire, puis en 1936 avec Marie Bell). «Quelles audaces se permettront les cinéastes d'aujourd'hui, parmi celles que s'étaient encore interdites les cinéastes de l'avant-guerre ?» s'interrogeait Léoé Treich («Le Soir» du 13 mai 1956) durant le tournage...



Dans «Cargaison blanche» de Georges Lacombe (1957, remake d'un film de Robert Siodmak), polard érotisant sur la prostitution, Françoise Arnoul avait pour principal boulot de s'promener en coquine combinaison.

Faudrait, bien sûr, au moins dix numéros complets de «S.S.S.» pour dresser convenablement la liste des films français pouvant être considérés, d'une façon ou d'une autre, comme les ancêtres du cinoche érotique. Faudrait parler d'Abel Gance (on y viendra un de ces jours), s'attarder sur les productions nudistes ou exotiques, revenir sur cette «Ile aux femmes nues» (qui fut d'abord, j'ai oublié de la signaler, exploité sous le titre «L'île des mille et une nues») dont le Musée du No 12 chanta les



—En 1960, Pécas faisait d'assez sympathiques films, pas trop chrétiens encore, qu'il saupoudrait (déjà) d'un peu de cul : une scène de «De quoi tu te mêles, Daniela ?», un nanar de derrière les fagots.



— *Supervisé par Ralph Habib, Michel Cast dirigea en 1959 «J'irai cracher sur vos tombes», film «social» qui dut son succès à quelques scènes de cul. Cette photo, toutefois, fut prise en marge du tournage : nulle séquence n'était «osée» à ce point !*

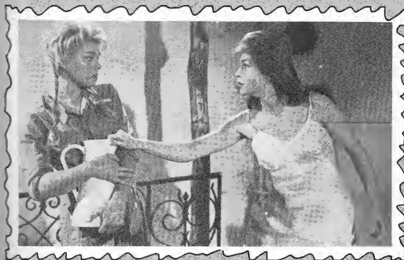


— *Maurice Cam (encore un trop vite oublié) a signé, en 1957, «Miss Pigalle». Les figurantes strip-teaseuses y piquaient la vedette à Dora Doll, Barbara Laage et Jean Tissier (le tonton d'Alain).*

louanges, théoriser sur les nénés de France Dhélia dans divers films muets, délirer sur Mireille Balin (entièrement à poil du début à la fin de «On a trouvé une femme nue», en 1934), remonter jusqu'au «Bain de la parisienne» d'Eugène Pirou (1896), dresser la filmo du téton de Dany Carrel, établir un sommaire inventaire des séquences de cabaret vaguement cochonnes...

La place nous manque, et on voit bien que c'est pas vous qui vous farcissez la recherche des documents. Tout ça pour expliquer que voici seulement un bref survol, lapidaire autant que subjectif, de quelques-uns des principaux nanars qui contribuèrent à la naissance, en tant que genre, du cinéma érotique ben d'chez nous. Passer en huit photos des lolos de Moussia aux premières manifestations du cul pécassien, ça constitue évidemment un foutu raccourci. Mais osez prétendre qu'il s'agit pas de huit très chouettes photos, hein, pour voir ?

Jean-Pierre BOUYXOU



Françoise Deldick et Liliane Brousse dans «Heures chaudes», 1959, de Louis Félix (un Bénazéraf avant la lettre, cui-là). Le scénario était très bêtement moral, mais les images étaient joliment salaces.



LES PORNOCRATES



◀ *Noël Simsols, J. François Davy et Paul Vecchiali*



Lorsque Jean-François Davy a réalisé «Exhibition» il se proposait de faire une enquête aussi large que possible à propos des mécanismes de la production, de la diffusion et de l'exploitation des films dits «pornos», avec la volonté de montrer les choses telles qu'elles se passent réellement et de donner la parole à ceux trop longtemps anonymes qui y participent.

L'intérêt particulier du personnage de Claudine Beccarie l'a amené à concevoir au montage un film centré sur elle, qui est devenu «Exhibition».

Le reste du matériel tourné, complété depuis lors de manière à rendre compte des différentes évolutions qui ont eu lieu en ce domaine, constitue «Les Pornocrates», qui répond en fait à son projet initial de façon bien plus précise.

Le film présente non sans humour des comédiens de «porno» aux origines et aux motivations diverses ; il montre «les coulisses de l'exploit», il donne la parole aux exploitants aux ouvreuses ainsi qu'aux spectateurs.

Il essaie également de ramener la «porno» à une place raisonnable, cette activité ayant occupé la première place de l'actualité et de la vie publique française pour des motifs politiques qu'on nous permettra de juger pour le moins douteux.

Press Book



▲ *Marie Ch. Chireix et Carmello Petrix*

LES PORNOCRATES

FICHE TECHNIQUE : «Les Pornocrates» — Réal.: Jean-François Davy Scén.: J.F. Davy. Photo.: Roger Fellous (couleurs). Son: Roger Letellier. Montage : Claude Cohen. Mixage : Dominique Hennequin. Prod.: Jean-François Davy (Contrecham). Dist.: Contrechemp. Origine : France 1975. Distribution : Benoit Archenoul, Frédérique Barral, Claudine Beccarie, J. Christophe Bouvet, Marie-Christine Chireix, Helen Coupey, Béatrice Harnois, Natacha Karenoff, Liliane Lemieuvre, Richard Lemieuvre, Corinne Lemoine, Marie Noëlle Louvet, Gabriel Pontello, Jean Roche, Patrick Segalas, Charly Schreiner, Muriel Vidal, etc...





Sylva KOSCINA



▲ *S. Koscina dans « Johnny Banco »*

A quarante-trois ans, elle continue à avoir des rôles de jeune femme légère. Elle a tourné plus de cent films, c'est-à-dire une moyenne de cinq par an en vingt ans de carrière. Ce n'est pas qu'elle ait été souvent nue, ou filmée en état amoureux, mais chaque fois qu'elle le fut, ce furent des moments inoubliables. Pas mal de réalisateurs l'ont également montrée en sous-vêtements ou en déshabillé troublant, ce qui rend son corps encore plus provoquant : elle a une manière de se cacher derrière des bouts de tissu qui relève de l'art le plus achevé... De plus, elle ajoute à ses avantageux atouts des mines fort étudiées : elle n'a pas sa pareille pour ce qui est de retrousser la lèvre et jouer d'une prunelle féline. Cette sophistication reste cependant mesurée, ce qui explique, en grande partir, pourquoi Silva Koscina semble avoir toujours été destinée à des rôles de bourgeoise encanaillée...

Sylva Koscina dans « L'assoluto naturale » ▶ *(M. Bolognini)*



Page suivante : S. Koscina, photo posée (A. Frontoni) ▶





Sylva KOSCINA

S. Koscina dans « L'assoluto naturale » ▲



S. Koscina et V. Gassmann dans « Il sicario » ▲
(Dam. Damiani)



S. Koscina dans « Monnaie de Singe » ▲
(Y. Robert)





▲ *S. Koscina dans « L'assoluto naturale » (M. Bolognini)* ▲



▲ *S. Koscina dans « Tritties » (O. Brazzi)*



S. Koscina dans « Tritties » (O. Brazzi) ▲

FILMOGRAPHIE

(Née à Agram (Yougoslavie) le 22/8/1933)

1956 — Il feroviere/Le disque rouge/ Le cheminot (Pietro Germi)
— Gwendalina (Alberto Lattuada)
— I fidanzati della morte (Romolo Marcellini)
— Michel Strogoff (Carmine Gallone)

1957 — Le fatiche di Ercole/Les travaux d'Hercule (Pietro Francisci)
— La Jerusalemme liberata/La muraille de feu (Carlo L. Bragaglia)
— La nonna sabella (Dino Risi)
— Ladro lui, ladre lei (Luigi Zampa)
— Giovanni mariti/Jeunes maris (Mauro Bolognini)

1958 — Femmine tre volte (Steno)
— Poveri milionari (Dino Risi)
— Parisien malgré lui (Camillo Mastrocinque)
— Non sono piu guaglione
— Quando gli angeli piangono
— Le naif aux quarante enfants (Philippe Agostini)

1959 — Ercole e la regina di Lidia Hercule et la reine de Lydie (Pietro Francisci)
— Femminine di lusso (Giorgio Bianchi)
— Mariti in pericolo (Mauro Morassi)
— Genitori in blue-jeans (Camillo Mastrocinque)
— La cambiale (Camiela Mastrocinque)
— Le sorprese de'amore (Luigi Comencini)
— I piaceri dello scapolo (Giulio Petroni)
— Le confident de ces dames (Jean Boyer)
— Le roi cruel/ Erode il grande (Victor Tourjansky)

1960 — L'assedio di Siracusa/La charge de Syracuse
— Ravissante (Robert Lamoureux)
— Les distractions (J.Dupont)
— Il sicario (Damiano Damiani)
— Il vigile (Luigi Zampa)
— Le pillole di Ercole/Les pillules d'Hercule (Luciano Salce)

1961 — Lo spadaccino dei Slenne/Le mercenaire (Etienne Perier)
— Cyrano et d'Artagnan/Un contre cent (Abel Gance, Nathan Juran et Nelly Kaplan)
— Jessica/ La sage femme, le curé et le bon dieu (Jean Negulesco)
— Le massagiatrici

1962 — Le masque de fer (Henri Decoin)
— Les quatres vérités (Sketch: Alessandro Blassetti)
— L'appartement des filles (Michel Deville)
— Copacabana palace (Steno)

1963 — Judex (Georges Franju)
— Il fornaretto di Venezia/Le procès des doges (Duccio Tessari)
— Le grain de sable (Pierre Kast)
— Se permette, parliamo di donne/Parlons femmes (Ettore Scola)

1964 — Hot enough for june
— X.3 agent secret (Ralph Thomas)
— L'arme à gauche (Claude Sautet)
— Operacio Estambul/L'homme d'Istamboul (Antonio Isasi Isasmendi)
— Cadavere per signora (Mario Mattoli)
— L'amore en quattro dimensione/L'amour en quatre dimensions
— L'idea fissa/L'idée fixe (Gianni Puccini et Mimo Guerrini)

1965 — A lovely way to die (David Loewell Rich)
— Io, io, io... e gli altri (Alessandro Blasetti)
— Giulietta dei spiriti/Juliette des esprits (Federico Fellini)
— Monnaie de singe (Yves Robert)
— I soldi (Gianni Puccini et G. Cavedon)
— Les faux-jetons (Ermanno Donnati)
— Le lit à deux places (Jean Delannoy et François Dupont-Midy)
Barraca sur X.13 (Maurice Cloche)

1966 — Three bites of the apple/ La belle et le serpent (Alvin Ganzer)
— Deadlier than the male/Plus féroces que le mâle (Ralph Thomas)
— Johnny Banco (Yves Allegret)
— Carré de dames pour Leyton/ Carré de dames pour un as (Jacques Poitrenaud)
— Amore in 4 dimensioni/L'amour en quatre dimensions (G. Puccini, M.Midi, M. Guerrini
— Made in Italy/ A l'italienne (sketch : Nanni Loy)

1967 — Tha secret war of Harry Frigg Evasion sur commande (Jack Smight)
— I protagonisti (marcello Fondato)

1968 — Justine/Le infortunes de la vertu (Jess Franco)
— Hornet's nest/L'assaut des jeunes loups (Phil Karlson)
— La modification (Michel Worms)
— Der Kampf um Rom, teil I (Robert Siodmak et Andrew Marton)

1969 — Der Kampf um Rom, teil II/ Strugle for Rome/Pour la conquête de Rome (idem) Distribués en un seul film.
— Vedo nudo/Une poule un train et quelques monstres (Dino Risi)
— L'assoluto naturale (Mauro Bolognini)
— Vertige pour un tueur (Jean Pierre Dasagnat)

1970 — La colomba non deve volare/ Ici Londres; la colombe ne doit pas voler (Sergio Garrone
— Les jambes en l'air (Jean Dewever)
— La battaglia della Neretva/La bataille des Ardennes (Veljko Bulajic)
— Presto piu, presto, il sole tramonta (Marcello Fondato)
— Homo eroticus (Marius Vicario)

1971 — Trittico/Il sesso del diavolo/ Tryptique (Oscar Brazzi
— Boccaccio (Bruno Corbucci)
— Tué en silence (Giuseppe Rolando)
— César Grandblaise (Jean Dewever)
— Nini Tarabuscio (Marcello Fondato)
— Mazzabubu (Mariano Laurenti)

1972 — No desearas la mujer del vecino (Fernando Merino)
— Historia de una traicion (José A.Nieves Condé)
— Sette scialli di setta gialla (Sergio Pastore)

1973 — Lisa e il diavolo/Lisa et le diable (Mario Bava)
— Rivelazione di un maniaco sessuale al capo della squadra mobile (Roberto B.Montero)
— Qualcuno ha visto uccidere (Rafael R.Marchent)

1974 — So sweet, so dead (Roberto Bianchi Montero)
— Delitto d'autore (Art. Green)
— La casa dell'esorcismo (Mario Bava)

1975 — Dracula in Brianza Lucio Fulc ou
Il cav. costante nicosia demoniaco ovvero Dracula in brianza (L.Fulci)
— Un par de Zapatos del 39 (Rafael R.Marchent)
— Las corrierias del Vizconde Arnau (Joaquim C.Espona)



▲ *«Une scène de Blue Ecstasy un des derniers films de Frédérick Lansac»*

LES GROS NÉNÉS



« R.A.S. » (Yves Boisset)▲



« L'initiatrice » (Sergio Martino)▲

Les femmes qui ont de gros nénés sont PLUS QUE FEMMES : elles se différencient de leurs consœurs en cristallisant certains fantasmes masculins à un degré qui n'a d'égal que leur tour de poitrine. Elles font figure de géantes enveloppantes, sortes de Lorelei du XXème siècle ; elles donnent du poids à l'image de la mère bienveillante ; elles correspondent à une classification sexuelle particulière qui relève de la provocation mammaire : boire le lait du paradis perdu / retrouvé, stade oral aussi dans le suçage des tétons aux aréoles généreuses, miracle des petits bouts devenant gros dans la bouche du monsieur, désir d'inceste avec maman, se vautrer dans la gorge profonde joignant le sexe à l'affectif... Mais en tant qu'elles sont plus que femmes, elles sont aussi une caricature de la femme, d'où UN PLUS DE HAINE de la part des mâles : elles ont des «loches». Elles sont plus connes que les autres (grosse poitrine égale bêtise). Elles font donc l'objet d'un plus grand sadisme.

A l'écran, elles sont le plus souvent interdites aux moins de dix-huit ans quand elles ne sont pas classées «X» ou bien elles sont reléguées à de brèves apparitions «comiques» dans les films déclarés «tout public». Mais il faut dire que l'éventail des gros nénés est fort large : cela va des 1 mètre 85 de Chesty Morgan aux 95 centimètres de B.B. dans sa période la plus prospère (encore que son tour de poitrine ne soit pas le seul élément déterminant de sa carrière). Il vaudrait mieux parler des gros nénés comme d'un élément de base dans le vedettariat de certaines femmes ... Chesty Morgan, Virginia Bell, Nadine de Rangot et, dans une certaine mesure (!) Giliane Pascual et Barbara Valentin et même Babette Bardot relèvent, dans l'esprit des réalisateurs, du phénomène de foire ; c'est presque du spectacle à l'état pur. «On» va les voir pour leurs nichons. Il n'en va pas de même pour Jane Mansfield, Diana Dors ou Andréa Ferreol qui, peut-être parce qu'elles sont moins étoffées, compensent par le talent. En fait, leurs emplois sont plus variés et leurs mamelles sont utilisées à des fins idéologiques voire intellectuelles, du fait même que le côté monstrueux /spectaculaire/ de la chose



▲ *Chesty Morgan dans « Deadly Weapons » (Doris Whisman)*



▲ *Al Ward et Sue Doloria dans « Fantasm » (R. Bruce)*

▲ *« Sexual Kung Fu in Hong Kong » (Carlos Tobalina)*



◀ *Christa Free (photo prise au Festival de Cannes 1972)*

▼ *Giliane Pascual dans « Des hommes de joie » (Pierre Chevalier)*

saute... Se rappeler la célèbre photo de Jane Mansfield les tétons introduits dans deux bouteilles de lait ; la scène finale de «La grande bouffe» où Philippe Noiret meurt entre les seins d'Andréa Férréol.

Les U.S.A. restent à ce jour le plus grand fournisseur d'actrices aux gros seins : ils représentent dans la figure féminine un état nourricier, un organe qui a plutôt à voir avec le laiteux qu'avec le sexe... Il y a une disproportion aux U.S.A. dans la représentation de la femme qui penche plutôt du côté du décolleté. C'est très différent de l'image de la femme en Europe et plus spécialement en Italie où l'harmonie prime : le galbe des nichons fait œuvre de pendant au galbe des hanches ; un titre célèbre en dit long à ce sujet : «Ma femme est un violonsexe»... A chacun sa mythologie.

En fait ce que je n'arrive guère à (m') expliquer c'est l'étrange complicité qui existe entre les gros seins ET l'écran. Une certaine laitance ? Bref. (la flemme).

Petit retour dans le passé : au Moyen âge, «on» arrachait les seins des femmes-sorcières avec des tenailles. Tortures effectuées sur des organes VISIBLES et sexués (l'équivalent de la castration masculine). Énorme importance des seins donc, comme blason féminin, blason triomphant, phallique, dans l'imagerie masculine. D'où l'importance du sein à l'écran : tout un rapport au sexe féminin se joue là!

BRITT néné

LE LOT DES GROS LOLOS



▲ *Christa Free dans « Les hôtesses du lit » (E.C. Dietrich)*

La relève de Jayne Mansfield, l'irremplaçable, s'avère difficile. Et, pourtant, les cas d'hypertrophie mammaire ne manquent guère, chez les comédiennes américaines. A la mort même de Jayne, les postulantes étaient relativement nombreuses. Outre Anita Ikberg, il faut citer plusieur strip-teaseuse américaines appartenant à la catégorie des «B and B» («Big Bosoms», ou «Busty Babes», ou «Buxon Beauties»), devenues en France les «P.O.» («Poitrines Opulentes») : Jennie Lee, Tempest Storm, Honey Bee, Cup Cake Cassidy et Evelyn West, qui figurèrent toutes dans quelques nudies. Mais, dans son «Histoire et Sociologie du Strip-tease» (1969), Jean Charvil rappelle qu'à cette époque «le record du genre est détenu par Virginia Bell, dont les seins font l'objet de publicités spéciales dans les magazines (...) et dont l'opulence, qui (...) constitue une véritable infirmité, fait les délices de dizaines de milliers d'amateurs». Miss Bell fit, elle aussi, quelques nudies puis, bizzarrement, se fit oublier. Mais l'on peut classer parmi les «B and B» certaines des vedettes de Russ Meyer (Lorna Maitland, Babette Bardot, Ushi Digart etc.), ainsi que l'alerte Marsha Jordan (qui a bien, aujourd'hui, 50 berges, mais que l'on voit toujours dans un nudie sur trois).

Le vedettariat, néanmoins, n'a point sanctionné tous ces tours de poitrine, et il fallut attendre 1972 pour qu'une autre strip-teaseuse, Chesty Morgan (alias Zsa-Zsa sur les génériques), atteigne une sorte de gloire en tournant «Deadly Weapons» («Mamell's Story»; en Belgique : «Les seins les plus gros du monde», dont le délire et la nullité frisent la science-fiction. Chose curieuse, ce fut Chesty elle-même qui, sous son vrai nom (Doris Wishman), réalisa ce film (ainsi que sa prestation suivant : «Double Agent 73», en 1973). L'air lugubre, vieillot et maternel de Chesty fit autant, pour sa gloire ambigüe (car Chesty s'efforce de ne JAMAIS être avantageusement sexy), que le volume de ses doudounes (selon la publicité, 1 mètre 83 de tour de poitrine).

▼ *Ushi Digart dans « L'enfer des filles soumises » (W. Rostler)*



LES GROS NÉNÉS



Lorna Maitland dans « Lorna » (Russ Meyer) ▲



▲ *Virginia Bell dans un de ses nudies !*



Sylvia Sorrente chez elle ! ▲

En France, récemment, Joëlle Cœur n'était point dédaignable, Andréa Ferréol est à prendre en considération, et une actrice de films hard comme Carole Gire ne se défend pas mal, question grosseur des nénés. Toutefois, c'est à un phénomène assez proche de Chesty Morgan qu'hommage doit être ici rendu : Giliane Pascual (devenue Gillian Gill sur certains génériques), caractéristiquement utilisée de façon burlesque dans divers films («Q» de Davy, «Les petits dessous des grands ensembles» de Chevreuse, «Des hommes de joie» de Chevalier, «Une heure 30 d'amour» de R. de Conninck, «Razzia sur le plaisir» de Gardner).

Tarte à la crême : ces phénomènes mammaires sont-ils ou non d'obédience collectivement freudienne ? P't'être bien. Adulés par misogynie ? C'est pas sûr (sauf chez Fellini). Mais, c'qui est sûr, c'est que si vous aimez les femmes à barbe, les femmes-troncs, les géantes et les naines, le lot de gros lolos ne vous est pas indifférent. A nous non plus.

J.P. BOUYXOU

CHAIR DISPARUE;

Le mythe Marilyn, avec la mode rétro, est reparti pour un tour. Alors, histoire de parioder ces crapules de néo-hollywoodiens, nous dirons :

Marilyn, c'était une petite fille qui cachait sa sensibilité exacerbée sous des dehors de star. Jamais il n'y eut femme plus entourée ni plus adulée qu'elle, mais dans le fond elle était profondément seule. Tout cela explique sa fin tragique. Et puis, elle était capricieuse, et puis, elle était facétieuse, et puis elle était plantureuse, et gloup et gloup.

MARILYN MONROE



◀ *Marilyn Monroe dans « Certains l'aiment chaud » (B. Wilder)*

M. Monroe dans « Niagara » (H. Hathaway) ▶





▲ *Le célèbre poster de Marilyn*

CHAIR DISPARUE;

M. Monroe dans « Les hommes préfèrent les blondes (H. Hawks) ◄





M. Monroe dans « Bus stop » (J. Logan) ▲

FILMOGRAPHIE

MARILYN MONROE

De son vrai nom Norma Jean Baker. Née le 1er juin 1926 à Los Angeles, morte le 5 août 1962 (suicide) à Hollywood.

1947 — Dangerous Years (Arthur Pierson).
1948 — Scudda Hoo, Scudda Hay (Frédérick Hugh Herbert) (scènes de MM coupées au montage, sauf un plan où elle est de dos).
— Ladies of the chorus / Reines du music-hall (Phil Karlson).
1950 — Love Happy / La pêche au trésor (David Miller).
— A Ticket To Tomahawk (Richard Sale).
— The Asphalt Jungle / Quand la ville dort (John Huston).
— All About Eve / Eve (Joseph L. Mankiewicz).
— The Fireball (Tay Garnett).
— Right Cross (John Sturges).
1951 — Home Town Story (Arthur Pierson).
— As Young As You Feel / Rendez-moi ma femme (Harmon Jones).
— Love Nest / Nid d'amour (Joseph Newman).
— Let's Make It Legal / Marions-nous ! (Richard Sale).
1952 — Clash By Night / Le démon s'éveille la nuit (Fritz Lang).
— We're Not Married / Cinq mariages à l'essai (Edmund Goulding).
— Don't Bother To Knock / Troublez-moi ce soir (Roy Baker).
— Monkey Business / Chérie, je me sens rajeunir (Howard Hawks).
— O. Henry's Full House / La sarabande des pantins (sketch : The Cop and the Anthem, de Henry Koster).
1953 — Niagara (Henry Hathaway).
— Gentlemen Prefer Blondes / Les hommes préfèrent les blondes (Howard Hawks).
— How To Marry a Millionnaire / Comment épouser un millionnaire (Jean Negulesco).
1954 — River of No Return / Rivière sans retour (Otto Preminger).
— There's No Business Like Show Business / La joyeuse parade (Walter Lang).
1955 — The Seven Year Itch / Sept ans de réflexion (Billy Wilder).
1956 — Bus Stop / Arrêt d'autobus (Joshua Logan).
1957 — The Prince and the Showgirl / Le prince et la danseuse (Laurence Olivier).
1959 — Some Like It Hot / Certains l'aiment chaud (Billy Wilder).
1960 — Let's Make Love / Le milliardaire George Cukor).
1961 — The Misfits / Les désaxés (John Huston).
1962 — Something's Got To Give (George Cukor) (interrompu par le suicide de Marilyn Monroe).
1963 — Marilyn (film de montage produit par la Fox, présenté par Rock Hudson).
1965 — The Love Goddesses / Les déesses de l'amour (Paul J. Turell et Graeme Ferguson) (film de montage consacré aux vamps, dont Marilyn Monroe).
1976 — Goodbye, Norma Jean (Larry Buchanam) (coproduction américano - australienne : biographie de Marilyn Monroe, avec Mysty Rowe dans le rôle de Norma Jean Baker, alias Marilyn Monroe).

willy braque

"je fais d'la merde alimentaire"

Q. — Comment tu es venu au cinéma...

W.B. — Ben, je suis arrivé au cinéma comme mes collègues...par la p'tite porte...J'avais rencontré une fois dans ma vie...dans la rue, un acteur que j'admire toujours après sa mort, Gérard Philippe...C'était un rêve extraordinaire pour moi, et j'm'étais mis dans la tête de devenir acteur...alors de la p'tite porte, j'ai mis...au moins dix ans pour trouver la grande porte...et la grande porte, pour moi, j'ai commencé par les cascades et l'assistanat.

Q. — T'as travaillé au T.N.P. ?

W.B. — J'ai fait l'guignol au T.N.P. Très peu d'temps. J'ai porté des hallebardes...

Q. — Et après ?

W.B. — J'ai rencontré un personnage fascinant du cinéma français, vers 1962, qui s'app'lait José Bénazéraf...

Q. — Tu f'sais des cascades ?...

W.B. — J'ai fait ma première cascade pour lui, ou j'avais une percussion dans un platane en 403 et l'explosion a été chouette, j'ai eu une page entière dans «Ciné-Revu» à l'époque je crois...et j'ai eu un peu la tête comme une soupière tout d'suite.
On m'a pris au sérieux. J'ai dû continuer les cascades. Et des cascades, j'en ai fait pendant cinq ans :«MISSION SPECIALE A CARACAS»...J'ai même fait d'lélicoptère, d'l'acrobatie.. j'ai fait l'hélicoptère pour la Caisse d'Epargne...vers 62...63...j'étais destine...moi qui ai horreur de l'eau,j'ai été par toutes les saisons dans tous les



▲ *Willy Braque dans « Jeunes filles impudiques » (J. Rollin)*

▲ *Willy Braque, Pamela Stanford et Lina Romay dans « Les grandes emmerdeuses » (Jess Franco)*

willy braque


W. Braque dans « La nuit la plus longue » (José Bénazéraf)▲


W. Braque et Dany Daniel dans « La kermesse érotique »▲ (R. André)


W. Braque (derrière R. Hossein et J.-L. Trintignant) ▲ dans « La longue marche » (A. Astruc)

pays d'Europe dans la flotte, habillé toujours entre Novembre et Décembre c'qui m'a permis de ... me faire une clientèle de producteurs...on disait Braque, c'est sérieux...C'est un mec qui s'mouille...au sens propre du mot.. sans plus, quoi!... et on s'est aperçu que j'avais une tronche, c'qu'on appelle un physique, avec un regard, et d'dire : merde, c'mec-là, il a une sale gueule...il se peut que...et finalement j'ai appris mon boulot...

Q. — Et c'est comme ça que t'en es venu à jouer les roles de truands et de mauvais garçons ?

W.B. — Tout simplement parce que ma vie antérieure a été...Je reprends ton terme «truand», de qualificatif sympathique finalement...Il y a toujours eu dans tout le cinéma, depuis que le cinéma existe, depuis les Frères Lumière depuis Méliès, toujours des voleurs et des gendarmes ! Donc, disons, j'ai toujours été du côté des voleurs...

Q. — Pourquoi ?

**W.B. — Pourquoi ?...Parce que je suis attiré par ce côté !
...J'ai pas une tronche à être un gendarme.**

Q. — Tu as tourne pas mal avec des metteurs en scène français dont on ne parle plus tellement, des Jean Boyer, Alfred Rode...Des mecs comme ça..

W.B. — Alors ça, ça remonte dans les années cinquante...entre cinquante et soixante, j'étais dans la figuration et j'ai connu des personnages étonnants, Alfred Rode, Claudine Dupuis, Henri Vidal, Jean-Marc Tennberg, Bourvil, et des anecdoctes marrantes...Saturnin Fabre...des gens qui m'ont appris... c'était encore l'époque où on tournait en studio et j'me rappelle quand Alfred Rode tournait en province, il organisait des tombolas...euh...y'avait beaucoup d'figuration, et c'était...comme les cachets de la figuration n'ont jamais été très très élevés...C'est c'qu'on appelle «acteur de complément», alors on organisait des loteries finalement c'était la frime à l'œil et d'autres metteurs en scène, actuellement très connus, ont les mêmes principes également...et nous les connaissons tous !

Q. — T'as réalisé des films aussi, dont «la secte du diable», en 70, et qui est un film de cul...

W. B. — C'est un film que j'ai interprété, mis en scène et produit, qui m'a couté très cher dans ma vie, parce que. ...avant qu'en France on parle de pornographie, j'avais traité un sujet sur l'érotisme et la violence, avec tout ce qui existe actuellement...mais la France se réveille toujours après dix ans!... Ce film m'a permis de faire une carrière à l'étranger...mais de ce jour-là ça été un film qui a été maudit pour moi... qui m'a couté deux fois ma vie privée...

Q. — C'était du tournage «sauvage»?

W.B. — Oui, du tournage «sauvage», j'ai tourné dans une cathédrale, avec un faux scénario, où j'ai eu l'autorisa-

tion, sur certains aéroports très tres connus, à des époques de kidnapping... les premiers kidnappings qui ont été faits en Europe, entre autres celui de Madame Dassault...j'ai reconstitué sur mon générique...y'a cinq kidnappings dont celui de Madame Dassault, à l'usine Dassault, en plus, à 7 heures du matin, un dimanche ! Sans autorisation évidemment mais j'ai traité surtout la violence sur ce film. La violence pour moi est une forme sexuelle, je n'emploie pas le mot «pornographie», qui est un mot à la mode, un mot à la con, qui n'veut rien dire, que les journalistes...que certains...que la France a découvert vers le mois de mai, juin 75, alors que la pornographie se pratique depuis cinquante ans dans tous les pays du monde. On peut faire de l'art même dans c'qu'on peut appeler de la pornographie. Et d'autres, certains, font de la merde.

Q. — Et toi, tu fais pas d'la merde?...

W.B. — Non, d'ce côté-là, j'ai des prétentions, je n'fais pas d'la merde. Comme acteur, oui, j'en fais...j'fais d'la merde alimentaire.

Q. — Tu as tourne dans pas mal de films pornos, j'pense a «pénétration», chez Rollin, Van Belle et compagnie...

W.B. — Lorsque je fais un film porno, pour moi, c'est un film alimentaire... c'que j'pense de certains metteurs en scène avec qui j'ai travaillé ? C'est difficile de répondre, j'dirai, je n'peux pas penser !

Q. — Mais encore ...

W.B. — Y'a la loi du silence...parce que j'ai la reconnaissance du ventre.

Q. — BON ! (rires). Quand tu tournes dans un porno, tu t'fais tailler des pipes, tu t'lèves à 8 heures du matin, comme les prolos...

▼ W. Braque et Lieva Lone dans « Les Démoniaques » (J. Rollin)



W.B. — ...Oui...

Q. — Tu prends l'métro...

W.B. — Non, j'y vais en voiture...

Q. — Ou t'y vas en voiture, suivant les moyens (rires)...ou suivant les périodes de l'année...Et tu vas pour la journée te faire tailler des pipes... Bon, tu trouves pas que c'est quand même curieux comme métier ?...

W.B. — Oui, j'suis d'cet avis, c'est très curieux, mais alors dans l'monde des acteurs qui s'font tailler des pipes, y'en a beaucoup, et dans la vie, je crois que tout le monde se fait tailler des pipes...Y'a pas qu'les acteurs ! Tout l'monde. Depuis que le monde est monde. Y'a deux mille ans qu'ça marche, ce cirque. Autrement y'aurait pas d'reproduction.

Q. — Moi, j'crois qu'il y a une certaine minime fraction de la population qui s'fait tailler des pipes...Y'a les ploucs qui baisent comme au régiment... J'crois qu'il y a très peu d'nanas qui taillent des pipes à leur mec...C'est même une invention racoleuse du cinoche...

Q. — Ça vient des mecs, parce qu'il y a beaucoup de connards comme mecs c'qu'on appelle des «mauvais coups» ce sont...c'est le genre de mec qui est né cocu; et il y a des baiseurs, dont j'fais partie dans la vie, c'était normal, puisque la mode actuelle en France est à ce qu'on appelle à



W. Braque et Joëlle Cœur dans « Jeunes filles impudiques » (J. Rollin)

l'érotisme, j'emploie le mot «érotisme» qui est plus puissant que le mot «pornographique», alors je crois que depuis très jeune dans la vie, j'ai commencé à m'faire tailler des pipes..

Q. — A quel âge la première fois ?

W.B. — Si mes souvenirs sont exacts, je crois que j'avais quatorze ans...

Q. — Par une nana ?...

W.B. — Oui, par une dame beaucoup plus âgée que moi qui était très très belle...

Q. — Et t'avais déjà baisé?...

W.B. — Non, c'était la première fois...

Q. — Bon, aujourd'hui, t'as presque quarante quatre ans...Ça fait donc trente ans que tu t'fais tailler des pipes... (!)

W.B. — Raconte pas d'conneries, Alfred, j'ai pas quarante-quatre carats, j'en ai que quarante deux...

Q. — Ça fait quand même trente ans, presque si tu préfères, que tu bouffes, en t'faisant tailler des pipes...

W.B. — J'aurais bien tort, merde ! J'ai une tronche qui plaît, y faudrait que j'sois le roi des cons pour passer à côté !

Q. — Oui...Mais y faut avoir aussi une bite qui plait...

W.B. —Elle est connue...Elle est connue...J'ai pas mal de gros plans à c'sujet...Je n'les renie pas du reste...Quand j'me vois à poil sur un écran, soit en projection privée, soit au mixage, et il m'est arrivé 2 fois dans ma vie sur 65 films d'aller me voir, et j'me marre finalement, je prends ça, j'me marre... Je vois pas ça sous l'angle que beaucoup peuvent interpréter...la curiosité l'érotisme, forme de libération sexuelle. Pour eux, qui font de la schzzophrénie en collectivité... qui rentrent chez eux parce qu'ils ont vu un acteur qui s'habille de telle ou telle façon ou qui baise comme ça...J'suis un instinctif.

Q. — T'as déjà baisé des nanas à l'écran ?...

W.B. — Dans «Pénétration», j'crois, y a une dame très connue...euh, elle a été servie, oui ! Dans «LA SECTE DU DIABLE» également .

Q. — Dans «La planque II» de Bénazéraf...

W.B. — Non, je fais un tueur impuissant homosexuel...qui rêve.

Q. — Ta vie privée et le cinéma...

W.B. — J'crois que ce que je fais au cinéma et ma vie privée sont deux choses totalement différentes. Dans la vie privée, j'suis un romantique, j'suis très amoureux d'une femme, quand j'suis avec...alors qu'au cinéma, c'est autre chose. Je fais l'acteur. Sincère. Je m'incarne à c'que j'dois être. Je fais de la schizophrénie...tout acteur est un schizophrène en puissance. Il se peut



▲ *Erika Wasson dans « La secte du diable » de W. Braque*

willy braque

Guy Peyraud, né le 28/6/1933

Réalisateur :

1966 — Amnésie 2S (CM).
1967 — Chutte libre (CM).
1971 — La secte du diable (LM).
1973 — La sorcière (LM).

Acteur :

19S0 — Garou - garou le passe muraille (Jean Boyer).
1952 — Nous sommes tous des assassins (André Cayatte).
— Un grand patron (Yves Ciampi).
19S3 — L'esclave (Yves Ciampi).
19S4 — Napoléon (Sacha Guitry).
1955 — Le chemin de Damas (Max Glass).
19S7 — La vie à deux (Clément Duhour).
1961 — La planque (Raoul André).
— Diamants sur canapé (William Wyller).
1962 — Le vice et la vertu (Roger Vadim).
— Le concerto de la peur (José Bénazéraf).
— Aimez-vous les femmes ? (Jean Léon).
— Coplan prend des risques (Maurice Labro).
1963 — Les culottes rouges (Alex Joffé).
— Des frissons partout (Raoul André).
— Les gorilles (Jean Girault).
— La mort d'un tueur (Robert Hossein).
1964 — Un drôle de paroissien (Jean-Pierre Mocky).
— Lea femmea d'abord (Raoul André).
— Laissez tirer les tireurs (Guy Lefranc).
— La niut la plus longue (José Bénazéraf).
— Lucky-Jo (Michel Deville).
— L'aîné des Ferchaux (Jean-Pierre Melville).
196S — La nuit dea généraux (Anatole Litvak).
— Mission apéciale à Carracas (Raoul André).
— La longue marche (Alexandre Astruc).
— Les teenagers (sketch de Jean-Pierre Bastid).
1966 — Massacre pour une orgie (Jean-Loup Grosdard = Jean-Pierre Bastid).
1967 — Salut les copines (Jean-Loup Grosdard = Jean-Pierre Bastid).
1969 — Bacchanales 69 (José Bénazéraf).
1970 — Séquences de cul additionnelles tournées par Jean Rollin pour « Lucrèce, fille de Borgia » (Osvaldo Civirani) 1968.
1972 — Flash love (Jean-Marie Pontiac).
— Bastos, ma sœur préfère le colt 4S (Jean-Louis Van Belle).
1973 — Bacchanales 73 (José Bénazéraf).
— Jeunes filles impudiques (M. Gentil = Jean Rollin).
— Les démoniaques (Jean Rollin).
— Pénétrationa (Falcon Stuart).
1974 — La Kermesse érotique (Jean Le Vitte = Raoul André).
197S — Erections municipales / Elections municipales / Miracle à Jouis-la-Fontaine (Charlie Ferrer).
— Jennifer / Lèvres de sang (Rollin).
— Suck-me Vampire / Suce-moi Vampire (Michel Gand / Mike Genttle = Rollin).
— Projection spéciale (Jean - Louis Van Belle).
— La Planque nº 2 (José Bénazéraf).
— Courts métrages pornos d'Alberto Ferro.
1976 — César et Ophélie / Les nouveaux talenta (Jean-Louis Van Belle).
— Made in sex (Jean-Louis Van Belle).
— Histoire d'X / Amour collectif / Amours collectives (film collectif).

NOTE

Willy Braque a été parachutiste, cascadeur, pilote d'essai, nageur de combart et tôlard (en 51, il s'évade et replonge en S2...). Il a fait du théâtre et écrit plusieurs scénarios.

W. Braque dans « Made in sex » (J. Louis Van Belle) ▼



que dans la vie, je sois paranoïaque, c'est autre chose. Disons que je suis un névrotique conscient.

Q. — Le social, la politique, la situation du cinéma...actuelle...

W.B. — Je n'pourrai pas dire je suis a-politique. Je n'suis pas a-politique. De toute façon, ma réponse, je suis contre. Le système en général. Surtout le système cinématographique en France. Je suis contre les curés... d'une part, si dans certains films j'ai mis des églises et des curés, c'est pour un côté décoratif et parodique. J'trouve ça très drôle. ..Un archevêque qui va pisser, qui descend de sa bagnole, c'est marrant. On l'voit jamais. Ça, je sais surprendre ça au téléobjectif...et le reconstituer, j'trouve ça très drôle!

Q. — Bénazéraf, récemment, a rendu sa carte de réalisateur au C.N.C., il t'as, tu m'as dit, demandé lui-même, de déchirer ta carte toi aussi...

W.B. — Oui, effectivement (rires)... José a les moyens, je n'les ai pas... donc ma carte j'en ai encore besoin! Disons qu'c'est une carte...pendant la dernière guerre, y'avait des cartes pour bouffer...J'me rappelle pas, les J 2, J 3, (rires)...Alors ma carte me fait quand même bouffer de temps en temps ! Je crois qu'il a eu raison, mais si José rend sa carte au cinéma français, ça n'empêche pas, le connaissant, de pouvoir tourner des super-productions à l'étranger. C'est un monsieur qui a plus d'un tour dans son sac...qui a de l'orgueil...et de l'honneur...et il sait dire «merde» en face. Mais il a les moyens de dire «merde».

Q. — Bon, si t'en avais mes moyens, est-ce que tu n'aurais pas envie de foutre la merde, tout foutre en l'air à l'intérieur d'un certain cinéma... pourri ?

W.B. — Je crois qu'il a longuement réfléchi à ce qu'il a fait. Nous sommes gérés par une société de guignols...mais des très mauvais guignols! qui marchent à ce qu'on appelle l'enveloppe et le système du cinéma français, c'est pas tellement les guignols inconscients qui touchent des enveloppes, c'est les exploitants qui sont des assassins, qui tuent sciemment le cinéma français Ce sont vraiment des assassins, des ordures, qui ne travaillent que sur des marges de 25 à 50 %...et qu'est-ce qui reste au producteur et au metteur en scène ?... Les faibles se suicident...divorcent, ou les bonnes femmes s'arrachent...ça devient des épaves. Et les mecs de ma trempe acceptent de s'arracher dignement... C'est pourquoi j'ai accepté de devenir un clochard de première classe.

(Propos recueillis au magnétophone par Paul H. Mathis)

W. Braque filmé par José Bénazéraf (« La Planque II ») ▲

CHALEURS ET JOUISSANCE

(LIZ et HELEN)


Klaus Kinski et A. Incontrera ▲

«Bon dieu» ! Quelle arnaque ! Et une de plus ! De quoi s'agit-il ? Ben d'un film, si on peut nommer «ça» ainsi, parce que bêtement, en fait il y en a deux ! Annoncé comme un super hard par l'habituelle publicité mensongère, c'est un vieux polar italien, pas sans intérêt d'ailleurs, lardé de quelques séquences pornos qui n'ont rien à voir avec le film de base. Ce qui s'avère savoureux, c'est qu'elles emmerdent très vite tout le monde parce qu'elles sont mal foutues, pas drôles super-débandantes et que l'intrigue policière reprend vite largement le pas sur l'intérêt du cul ! Et dès qu'il y a «cul» sur l'écran, ça se met à hurler de rage. On les comprend : Klaus Kinski et Margaret Lee font bien meilleure figure d'autant que les artisses à Sandron bandent très mollement.

R.G.


Christiane Krüger ▲


Scène additive de la première version érotique ▲

FICHE TECHNIQUE

A DOPPIA FACCIA / Das Gesicht im dunkeln /The deadly beas, sorti en France une première fois sous le titre «LIZ ET HELEN» (ou «Lise et Helene») avec déjà des séquences additionnelles érotiques de Claude Sendron (avec Alice Arno) puis rebaptisé «Chaleur et jouissance» doté de nouvelles séquences hard. Réal.: Robert Hampton (Richard Freda). Scen. tiré d'Edgar Wallace, adapt.: Paul Hengge, M Musseto, Romano Migliorini, Lucio Fulci et R. Freda. Photo.: Gabor Pogany (coul.) Mus.: Johan Christian. Prod.: Rialto Films, Colt produzioni, Maga Films et Panda. Dist.: CFFP. Origine : Italie 1969. Interprétation: Klaus Kinski. Margaret Lee, Annabella Incontrera, Christiane Krüger, Barbara Belli, Bedi Maratti, etc...

BREAKING POINT



La méchanceté du propos est renforcée par le style : très simple, sans effets, visant l'efficacité. Les scènes érotiques sont exemplaires, refusant l'habituelle mythologie filmique (les nanas sur lesquelles le mec fantasme ne sont pas forcément des beautés, les coits ne sont pas systématiquement lyrico-hystériques). Et c'est bel et bien en celà que le film est génialement dérangeant, atteignant une sorte de baroquisme à force de banalité grinçante.

Jean-Pierre BOUYXOU

FICHE TECHNIQUE

«Breaking Point» (sous-titre français : «Les Suédoi

«Breaking Point» (sous-titre français : «Les Suédoises» ; titre de tournage: «The Pulse of Daath») Réal.: Ron Silberman jr. (alias Bo A Vibenius) Sc.: R. Silberman Jr. (co-adapt.: Nat Sharp) Ph.: Adam do Loup. Mont.: Robert Taylor Mus.: Ralph Lundsten (et thème d'Anton Karas du film «The Third Man») Prod.: Stan Kowalski (alias Bo A Vibenius) — Couleurs — Dist.: Impex — Métrage : 3150 mètres — Durée en France : 90 mn. Origine : Suède, 1974 — Avec Anton Rothschild (Edouard Billing), Irena Billing, Jane Mc Intosch, Susanne Audrian, Bertha Klingspor, Liza June, Marlyn Inverness, Adolf Deutch, Joachim Bender et Bo A Vibenius (l'inspecteur à la TV).

«Breaking Point» fut tourné en deux versions, l'une soft, l'autre hard. Pour éviter le classement «X» (ou l'interdiction, la violence s'ajoutant ici à la pornographie), le distributeur s'est contenté de la version soft, l'a quand même corsée de quelques scènes piquées dans la version hard, puis a carrément supprimé certaines séquences qui auraient fait tiquer la censure (dont tout un curieux passage ousque le héros racolait une petite fille).

Ne nous éternisons pas sur Bo A Vibenius, dont Fandor a dressé la brève filmo dans «S.S.S.» No 10, mais rappelons qu'il est assurément LE cinéaste suédois à suivre, et qu'il a réalisé un film encore plus chouette que celui-ci, «Thriller».

«Breaking Point» pourrait être, d'ailleurs, lui-même qualifié de thriller, de semi-polard assaisonné d'humour à froid. Mais c'est l'aspect politique du film qui est passionnant, politique et sexualité étant liés. C'est pas par hasard qu'on entend la radio, au début du film, parler de la schizophrénie dans les pays «à haute civilisation», ni que le héros est un bureaucrate refoulé. La violence qu'il exerce est «gratuite», sa seule vengeance étant dirigée contre un système le confinant dans la médiocrité castratrice (cf. le cas, réel celui-là, d'un Lucien Léger). Le cul, comme dans «Thriller», devient un élément fort de cette violence (très contenue, donc plus omniprésente et inquiétante).



SPERMULA



◀ *Dayle Haddon*

Depuis les Hamilton and Co, l'expression des rapports sado-maso au ciné ou dans la photo s'est compliquée de flous, de filtres et de voiles. Plus que les comédiennes sont floues, plus qu'elles sont connes et plus qu'elles ont de chances de séduire les admirateurs du type Matton. Ici c'est Dayle Haddon, petite sœur spirituelle de Corinne Cléry (Histoire d'O») et de Sylvia Kristel («Emmanuelle») qui se prête assez putassement à ce petit jeu : c'est même la femme la plus floue de l'année !

Y paraitrait que «Spermula» traite de la lutte des sexes ! Eh bien c'est plutôt raté : parce que d'entrée de jeu les forces sont plutôt inégalisées. Les pauvrettes qui sont filmées ont affaire à un Matton qui croit encore que les femmes ne sont que des petites choses qui bougeottent comme de jolies fioritures dans de beaux décors (note savante : le barbouilleur a été «peintre»).



Des spermulettes ▶

LA PHILOSOPHIE SUR L'ACCOUDOIR



Susannah Djian

Alors que l'érotisme, la science-fiction et le fantastique sont des genres qui permettent d'esquisser de nouveaux rapports humains, le «réalisateur», la tête pleine de couvertures de «Lui», s'enferme dans une imagerie vieille de vingt siècles. Spermula et ses compagnes sont censées être vierges et elles perdent leurs pouvoirs magiques dès qu'elles ont des rapports sexuels ! Outre cette profonde horreur de la femme, le film véhicule par juste (?!) compensation un amour démesuré pour l'aseptie moralo-chrétienne ; et il est incapable de tenir les promesses de sa propre publicité : pour des femmes qui ne se nourriraient que de sperme, c'est plutôt pauvre en pipes s'film érotic. Faut dire que la succion ne siérait guère à ce cinoche luxueusement petit-bourjus et que les giclées spermatiques sur des flous pastélisés dans de brillants décors, ça ferait plutôt dégueulis. La pube annonce mensongèrement quelque chose de coquin...mais pour ne pas être classé «X» et sortir dans plein de belles salles le Matton n'hésite pas à châtrer les mecs.

En d'autres termes le sexe filmé flou filtré et brumeux c'est un des nouveaux pièges à fric. Mais pas qu'à fric.

Britt NINI

Fiche Technique : «SPERMULA» Réal.: Charles Matton. Scén. et adapt.: Charles Matton Photo.: Jean Jacques Flori (Eastmancolor /I 66) Mus.: José Bartel. Mont.: Isabelle Rathery. Décors : Roland Michenet. Prod.: Yves Benier. Dist.: Parafrance. Durée : 1h 50 Origine : France 1976 Interprétation : Dayle Haddon (Spermula), Udo Kier Georges Geret (Grop), Ginette Leclerc (Gromama), Jocelyne Boisseau (Cascade), Isabelle Mercanton (Blanche), Susannah Djian (Diamant), Karin Petersen (Sala), Myriam Mezières (bonne), Sylvie Meyer (Sylvie), Angela Mc Donald (Gilda), François Dunoyer (Tristan), etc...



Jocelyne Doisseau ▶

ANDREA

Ce film restitue toute la magie de l'Orient grace au beau voyage que fait en notre compagnie l'héroïne du film. Selon la devise de son réalisateur, Henri Glaeser, ce film ne «se prend surtout pas au sérieux».

Andréa est une jeune fille tout ce qu'il y a de plus sympa sur laquelle l'atmosphère exotique de l'Orient agit comme le plus puissant des aphrodisiaques. Ellc fait de nombreuses rencontres et connait des moments parfaitements dingues avec du suspense à la pelle, des gags pas camions et des mégatonnes d'amour. Heureusement ces déferlemcnts se terminent par lc retour d'Andréa dans sa mère patrie et surtout par son mariage. Tout est bien qui finit bien et il est fort réconfortant d'assister à de tellcs aventures : fraîches gaies et morales.

Nous sommes à nouveau là au film érotique en marge du porno. Pourtant il est beau, bien fait ct intéressant malgré bien des longueurs que le comique des héros aide à supporter. On regrettera qu'avec un tel sujet le cinéastc n'ait pas su pousser aux multiples personnages forniquant en tous sens. Dommage, mais la beauté d'Odette Laurent fait passer le critique sur bien des critiques.

R. Oscore





Fiche Technique : «ANDREA» — Réal.: Henri Glaeser. Scen. Or et adapt.: Henri Glaeser. Photo.: Claude Lecomte (Eastmancolor). Mus.: A. Cahit Berkay Mont.: Nicole Berckmans. Dec.: Eric Simon. Prod.: H.C. (les films Oniris). Dist. Warner Columbia pour PECF. Origine : France 1976. Durée : 1h 30' Interprétation : Odette Laurent (andréa), Marie-Christine Descouard Jacques Zolty (Jeff), J.Marc Dupuich (Pierre), Michèle Moretti (l'antiquaire), Liliane Rovere (la taulière), Sim O'Connor (Mehmet), Dominique Zardi (Cletrides), Valérie Mairesse (la bonne), Claudine Dalmas (Alice), J. Jacques Chamalet (Antonio), etc...

LA PHILOSOPHIE SUR L'ACCOUDOIR

Le scénario d'«Evelyne» est un scénario –type allemand– ou européen pourrait-on dire. Il tient compte de la libération des mœurs (vivre sa sexualité) et de la norme bourgeoise (ménage à trois reconnu). Le sexe y est vécu comme un champ d'expérimentations nécessaires à l'exultation du corps mais c'est toujours pour mieux se ranger, pour mieux s'assagir dans la loi. Néanmoins il s'agit toujours du corps masculin car les arrangements ne se font pas avec lui mais entre femmes pour en jouir mieux... Le mythe de l'ETALON-PHALLUS traverse le film allemand, drâinant après lui des armadas de femmes frustrées dont une ou deux sortiront du lot (le plus souvent une mère ou une pute) domptées par le zizi du Môssieu). Ben, mon gros colon !

B.N.



Margaret Rose Keil ▲

Evelyne

Fiche technique : «DER PROSTITUT» / Les suceuses / Evelyne. Réal.: Dr Kurt Nachmann. Scén.: Ilja von Anutroff. Photo.: Klaus Werner (couleurs). Son : Herbert Maier. Mont :Helga Borsche. Dec.: W. Juptner-Jonsdorff. Prod.: Gunther Sturm. Dist.: Rex International Films. Origine : Autriche 1974. Interprétation : Peter Hamm, Margaret Rose Keil, Gisela Kraus, Eva Gross, Ljuba Welitsch, Hasso Peiss, Carolus Büchselmann...

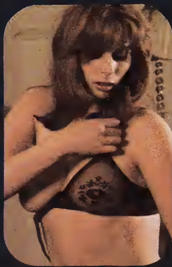


Ljuba Welisch ▶

Sex Stars System

collection n°1













700 photos/100 films

20 F